

**«Guercœur»
à l'Opéra**



On est tenté d'écrire : la reprise de *Guercœur*. C'est « la création » qu'il faut dire. La partition d'Albéric Magnard a dû attendre exactement trente ans la bonne volonté des directeurs de théâtre. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que le 3 septembre 1914, au cours du drame de Baron-sur-Oise, où le compositeur trouva la mort en défendant sa maison, le revolver au poing, contre les Allemands qui prétendaient s'y introduire, le manuscrit d'orchestre des premier et troisième acte disparut, soit brûlé, soit volé par les hussards du 3^e hanovrien. Nous devons à M. Guy Ropartz, la pieuse — et relativement récente — reconstitution de cet ouvrage dont on peut ne pas aimer les tendances littéraires et esthétiques, mais qui est tout de même une des plus remarquables productions de l'école française moderne.

Le poème de *Guercœur* a, contre lui, l'excès de son sérieux, la continuité de son sublime, et la dangereuse prédilection du musicien-poète pour l'univers des idées. *Guercœur*, le héros de cette « tragédie en musique » s'ennuie, et nous le comprenons, dans le paradis platonicien où il fait sa société de quatre allégories : Vérité, Beauté, Bonté et Souffrance. Il obtient de redescendre sur terre. Le second acte illustre cette idée qu'il n'est pas bon pour un mort de revenir parmi les vivants. *Guercœur* constate la trahison de tous ceux qu'il aime. Et le peuple, qu'il a naguère libéré et qui est en pleine anarchée, ne le reconnaît que pour le massacrer. Il remonte au ciel, allégé de ses illusions. Vérité, Beauté, Bonté et Justice l'accueillent et chantent de belles choses optimistes sur le règne prochain de l'Amour et de la Raison.

Tout cela est d'une noblesse un peu continue, mais non point déplaisante ni ridicule. Mais surtout, il y a la partition, généreuse, abondante, lyrique, qui vous roule trois heures durant dans ses flots harmonieux. Magnard n'avait pas grand' chose d'original à dire, mais il est d'une époque où les musiciens qui n'avaient pas de génie étaient capables de talent, et savaient travailler. Sa langue est magnifique, son souffle puissant et soutenu, sans inutile emphase. La scène du pardon de Gisèle, le chœur final ne peuvent laisser aucun musicien insensible. Au total, cette musique, qui doit beaucoup à Wagner, à Franck, à d'Indy, sans rappeler directement aucun de ces maîtres, atteste un superbe métier d'écrivain musical et produit aujourd'hui encore une grande impression.

Deux interprètes méritent des éloges exceptionnels : M. Endrèze, qui joint à un organe chaleureux et séduisant et à beaucoup de sincérité et d'intelligence une parfaite articulation, et M. Ruhlmann, qui conduit l'orchestre avec une fougue et une précision merveilleuses.

Dominique SORDET.